

MICHEL GUÉRIN

LA SCIENCE HUMAINE D'ERNEST RENAN

Discours prononcé à l'Académie d'Athènes,
le 6 mai 1993

ATHÈNES

Monsieur le Président,
Mesdames et Messieurs,

Sans doute Ernest Renan fut-il toujours méconnu; et je crois que son œuvre étrange méritait cette conséquence de gloire biaisée, puis estompée, ayant fait ce qu'il fallait pour ça. Je ne suis pas pour m'en plaindre, car c'est un moyen de durer que de dérouter longtemps. Vivant, Renan scandalisa les uns et jeta les autres dans un culte sot, bien de son temps, hélas. A peine mort, il parut obsolète et même vieillot. A Péguy par exemple, qui lui lance anathème et le nomme d'une formule aussi datée, «le Défroqué en chef»; à Barrès qui, s'emparant méchamment d'un récit fluide des *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, fixe le maître détruit, je cite, en «Bonhomme Système monté sur la bourrique

Pessimisme». Trop enrôlé par sa génération et par celle qui la suivit, cité comme témoin dans la lutte contre le cléricisme, traité en monument ou au contraire en mécréant, Renan récolte peut-être le suc amer d'une pensée hardie coulée dans une rhétorique prudente. Pour n'avoir pas assez tranché, il ne guide personne et coalise les jureurs opposés. Dans une lettre à sa sœur Henriette, du 30 juillet 1848, il écrit: «C'est qu'en effet, si je suis passablement hardi en pensée, je suis en pratique timide et cauteleux jusqu'à l'excès». Chrétien demeuré, en dépit de tout, mais faisant, comme tant d'autres avec qui ont l'a confondu, de la science la cause du siècle, Renan, donc, par trop de nuance, se retrouve à la postérité, connu plus que lu et passablement décoloré.

Si l'on doit parler de science, j'y chercherai, justement, la nuance renanienne. Ma conviction, c'est que le concept de science chez Renan, en tant qu'il puise abondamment dans cette «vérité du christianisme»

dont l'auteur s'est toujours réclamé — fût-ce pour lui imposer la «vérification rationnelle» (lettre à Henriette du 11 avril 1845) —, porte une marque qu'il est impossible de confondre, pour peu qu'on ait fréquenté les textes. De même qu'on a occulté le prosateur de *la Vie de Jésus* par des vignettes courtes (positivisme, scientisme), de la même façon une certaine histoire des idées, taillée bref et repoussant comme chiendent dans les manuels, n'a jamais su citer Renan, qu'il ne fasse tandem avec Taine ou cohorte avec Cousin et Comte.

Or, Renan, du moins quant au fond, est singulièrement plus proche de Herder ou de Humboldt que de Cousin ou de Taine. Dans une lettre à Henriette encore, en date du 22 septembre 1845, il reproche à Cousin, dont il suivit les cours, et à l'«école française» de s'«être tenu(s) trop en dehors du christianisme», alors que les Allemands l'attirent par la complétude multiforme de leur pensée. «Ce qui me charme encore en eux, écrit-

il, c'est l'heureuse combinaison qu'ils ont su opérer de la poésie, de l'érudition et de la philosophie, combinaison qui constitue selon moi le véritable penseur». Et d'ajouter: «Herder et Goethe sont ceux où je trouve la plus haute réalisation de ce mélange; aussi attirent-ils surtout mes sympathies». Sa distance par rapport à Cousin comme son affinité avec l'approche germanique des questions, Renan en prend acte dans ses *Cahiers* (1845-46). Constatant qu'un système intellectuel purement formel ne lui suffit pas, il précise: «Je suis né romantique... il me faut l'âme, quelque chose qui me mette au bord de l'abîme», avant de faire grief au «point de vue éclectique» d'«émousser toutes les propositions», «sous prétexte d'éliminer l'exagéré». La science de Renan, de toute évidence, est marquée au coin de l'âme, elle ne relève pas du pur entendement. Dans son aspiration syncrétique, qui fait écho au romantisme d'un tempérament rompant pour mieux relier, la pensée de

Renan se situe à l'opposé de l'éclectisme.

Si l'*Avenir de la science* ne fut publié par Renan qu'en 1890, soit deux ans avant sa mort, il s'agit pourtant, on le sait, de son premier ouvrage en forme, d'un livre-thèse et, en somme, ainsi qu'il l'indique, du déplacement de foi déterminé par sa rupture avec l'Eglise en 1845. Parallèlement, la correspondance avec Henriette durant ces années permet de suivre le cheminement intérieur qui conduit du sacrifice des liens anciens (le mot figure dans la lettre du 13 octobre 1845) à la nouvelle promesse: celle, bien sûr, que se fait à lui-même le jeune savant et futur agrégé, car, écrivait-il (13 février 1845), «mon progrès intellectuel sera toujours la plus chère de mes intimes pensées»; celle, aussi, que la science comme telle enferme. La foi dans la science, c'est immédiatement la confiance dans l'avenir.

Cette pensée, confite, fût morte de mièvrerie si le réel ne l'avait durement cognée. A peine remis de la crise religieuse, Renan

est confronté à la cassure historique de juin 1848. Sa colère raisonnée s'en prend aussi bien aux «pauvres fous, qui versent leur sang sans même savoir ce qu'ils demandent» (26 juin) — «hommes simples, grossiers» pareils, croit-il, aux premiers chrétiens, «race antisociale» (16 juillet) — qu'aux «honnêtes gens» de la «classe bourgeoise», laquelle, dit-il, «a prouvé qu'elle était capable de tous les excès de notre première Terreur, avec un degré de réflexion et l'égoïsme en plus» (1^{er} juillet). Renan prend moins parti unilatéralement pour un camp contre l'autre qu'il ne dénonce le gâchis de cette guerre inexpiable, d'autant plus cruelle qu'elle oppose deux groupes d'hommes également fermés à l'avenir: la bourgeoisie par égoïsme, le prolétariat par ignorance. C'est férocité contre brutalité, intérêt contre désespoir. La cécité des nantis, c'est de ne voir que leurs avantages actuels; l'aveuglement des ilotes incultes, c'est de croire qu'ils peuvent faire justice tout de suite. Bref, le présent est tout à l'af-

frontement de la propriété et du pillage. Le moins qu'on puisse dire, c'est que l'avenir n'est ni une ligne droite, ni une invite souriante. Il passe par le drame et, même, par une sorte de gaspillage humain, dont Renan semble avoir eu la pitoyable révélation en 1848.

N'empêche! A cette époque encore, c'est à une vaste humanité que Renan relie le but de la science. Toujours à Henriette, du 30 juillet, en se défendant de communisme contre un brevet de «progressif»: «Ne crois pas, chère amie, que j'aime le peuple tel qu'il est; que je veuille ramener la société à un type grossier et populacier; je l'aime pour ce qu'il peut devenir, je l'aime en vue de l'état à venir, dont il sera l'élément principal». A chaud, donc, la «réforme sociale» paraît à Renan une «nécessité» et le socialisme une utopie, «vraie dans ses principes, fausse dans ses formes». L'avenir a deux masques: virtuel, il est attirant, débutant, il repousse. C'est un peu, pour reprendre une antithèse

hugolienne la contrariété de la «merveille comme germe» et du «monstre comme fœtus». Ainsi, l'itinéraire est semé de traverses, parcouru par la violence, mais pour le jeune penseur le doute n'est pas permis sur le but, ni, en ce temps, sur la possibilité de l'atteindre en compagnie de tous les hommes. Le second aspect, néanmoins, est clairement subordonné au premier. En d'autres termes, ce qui prime, ce n'est pas le progrès social, c'est celui de l'esprit humain. Pour le dire plus brutalement encore: la science en tant que telle l'emporte sur l'espèce qui la porte vers l'avenir. En somme, l'optimisme de Renan contient en germe le pessimisme.

Alors qu'il rédige *l'Avenir de la science*, Renan ne solidarise pas par un nœud indéfectible, à la façon d'un Marx, l'«amélioration de la condition matérielle» et l'«amélioration intellectuelle et morale», comme si cette dernière, qui est la vraie fin, pouvait, à la limite, se passer de la première, laquelle la favorise sans la conditionner dans toute

la rigueur de ce terme. Renan écrit: «La tendance vers les améliorations matérielles est donc loin d'être préjudiciable au progrès de l'esprit humain, pourvu qu'elle soit convenablement ordonnée à sa fin». De là découlent deux implications, qui permettent de cerner la doctrine renanienne, c'est-à-dire son acte de foi dans la science.

Si, tout d'abord, la science est matérielle dans son application, elle n'est pas matérialiste dans son principe et sa fin, car c'est, au bout du compte, l'esprit qu'elle promeut et promet. Elle est la discipline de l'esprit, sa forge, son mode privilégié d'épanouissement. En second lieu, cet idéalisme de départ conduit, non seulement à préférer l'individu à la masse, mais encore, en ultime choix, à sauver le specimen humain conforme au but plutôt que le nombre. Le finalisme aristocratique et esthétisant du Renan tardif — celui de *La Réforme intellectuelle et morale de la France* (novembre 1871) et, plus encore, des *Dialogues philosophiques* — subordonne explici-

tement l'espèce humaine, tournée spontanément vers la jouissance, à l'émergence d'individualités créatrices dans lesquelles l'esprit s'accomplit pour ainsi dire par-delà le bien et le mal. Le sacerdoce scientifique finit par s'enfermer dans son rituel et devenir fin en soi. Quand même la science cesserait d'être vraie et bonne, il lui resterait d'être belle, c'est-à-dire d'être soi: une pure forme, en somme, laissant dans l'histoire une marque indélébile, offerte à l'édification d'hommes à venir.

A plus d'un titre, on le voit, l'idée renanienne de science se construit dans l'ambivalence: optimiste, puisqu'elle postule une fin, donc un sens, elle annonce pourtant la «vérité triste» d'une foi qui n'évite le doute quant au fond qu'à se réfugier dans une forme; humaine, par l'esprit et — j'y reviendrai — par son objet privilégié, elle montre un inquiétant côté sacrificiel; compatible avec l'amélioration matérielle, elle semble n'être jamais si sûre d'elle-même que dans

paratiste, pour tenter d'explicitier le riche humus sémantique qu'enveloppe cette «raison spontanée». La catégorie du «spontané» (qui forme la matière du chap. XV de l'*Avenir de la science* et ne laisse pas d'évoquer le «naïf» de Goethe et de Schiller) impute à l'âge primitif une manière de pertinence inconsciente et surtout une «fécondité créatrice», que les états ultérieurs de l'esprit humain ont perdue.

Alors que, chez Comte, l'état «positif» frappe d'obsolescence et dépasse les précédents, est éminemment présent, dans la pensée de Renan, le souci de récupérer, dans le meilleur sens du mot, de retrouver le prodige et de le réhausser définitivement dans et par l'éclairage scientifique. En d'autres termes, l'avenir de la science ne va pas sans une certaine idée de la science de l'avenir et celle-ci, pour Renan, fait éclater le moule analytique qui, dans l'utopie conciliatrice d'une science religieuse ou d'un religieux scientifique, aura caractérisé la démarche intermédiaire, le long et laborieux chemin, le détour nécessaire

la recherche désintéressée. Plus érudite que vraie, plus belle qu'utile, elle ne rompt avec la religion que pour la mieux retrouver. Et voici, brièvement, comment.

Dans *Patrice*, fiction autobiographique écrite à Rome en 1849-1850, Renan écrivait: «Le christianisme restera notre mythologie et notre topique poétique, alors qu'il ne sera plus notre règle de foi», ajoutant qu'il est «radicalement impossible de détruire la religion puisqu'elle tient à l'essence même des facultés humaines». Non seulement la religion se trouve incorporée dans le credo scientifique, mais elle constitue bel et bien, sur le mode mythologique et syncrétique, un savoir profond et pluriel de l'humain, auquel elle est bien loin d'être étrangère. A cet égard, l'interprétation renanienne se situe à l'antipode d'une critique de type voltairien; elle ne prétend pas réduire ni démystifier, mais s'emploie au contraire à convoquer les savoirs adultes, particulièrement l'histoire et la philologie, le tout dans une perspective com-

pour se réapproprier et réveiller la synthèse évanouie. «L'âge primitif était religieux, mais non scientifique; l'âge intermédiaire aura été irrégulier, mais scientifique; l'âge ultérieur sera à la fois religieux et scientifique» (A/S. chap. XVI).

C'est qu'à y bien regarder, il y a trois moments (et partant trois significations) de la science, selon qu'on la considère comme principe, comme moyen ou comme fin. Par sa visée autant que dans sa méthode, elle est inséparable de l'esprit humain: il en est en effet ensemble l'agent et le thème, l'ouvrier et le produit ultime.

Philologue et historien des religions, l'auteur de l'*Histoire des origines chrétiennes* préfigure peut-être les «sciences humaines» du XX^e siècle. En tout cas, il aura, d'une façon qui n'est qu'à lui, construit une œuvre entière depuis l'hypothèse d'une réversibilité finale de l'humanité de la science et de la science de l'homme. A mon sens, la question déterminante remuée par l'œuvre d'Ernest

Renan est la suivante: qu'en est-il de la science, de telle manière que l'homme en soit ensemble le sujet et l'objet?

Pour le dire à l'aide d'images, la science est à la fois un itinéraire et un trésor. *Itinerarium mentis*, elle désigne l'activité intellectuelle mature, indivisiblement critique et créatrice dans sa forme accomplie (ou du moins idéale), par laquelle l'humain réalise sa puissance ou son essence; comme *thesaurus*, elle s'efforce de mieux s'expliquer l'homme en sa diverse unité, qu'elle a, toutefois, toujours déjà comprise, sur un mode ou sur un autre. La science renanienne, parce qu'elle postule au fond une affinité entre le sujet et l'objet, l'agent et le patient intellectuels, ne part jamais de zéro, elle travaille sur une pré-compréhension, établit les contours de ses objets à partir des procédés qu'elle a su mettre au point au cours de sa propre évolution. A l'origine comme à la fin, la première atopique, la seconde utopique, l'objet et le sujet se confondent; et

ce n'est que la durable époque intermédiaire, vouée à l'analyse, à la distinction des parties et des aspects, qui introduit, aux fins de la réflexion et de la critique, la séparation. Cette plus longue période, où l'homme se perd de vue tout en s'évertuant à la représentation, c'est le temps de l'histoire. Il relie le syncrétisme originel, enveloppement indistinct de l'homme comme sujet et de l'homme comme objet — le «spontané» — au syncrétisme final, réfléchi, élevé à la plus haute conscience, «recomposition synthétique du tout avec la connaissance que l'on a des parties» (A/S, chap. XVI). Dans son principe comme dans sa fin, le sujet de la science est identique à son objet. Au milieu, la science est forcée d'être du temps — et même d'être la science du temps.

De là deux conséquences. Premièrement: l'identité, sous un rapport quasi extra-temporel ou «légendaire» (*in illo tempore*), de l'homme-sujet et de l'homme-objet signifie immédiatement, pour Renan, la fusion de

l'humain et du divin. A la thèse du chap. XV de *l'Avenir de la science*, que «le spontané est à la fois divin et humain», fait écho l'énoncé, déjà cité, du chapitre suivant, selon lequel «l'âge ultérieur sera à la fois religieux et scientifique». L'ultérieur humain-divin est une reprise, une répétition sublimée par la conscience, c'est-à-dire par la réflexion, de l'antérieur. Pour le dire d'un raccourci: l'avenir de la science, c'est l'immense passé humain, qui ne dort que d'un œil. C'est bien pourquoi — deuxièmement — le paradoxe n'est qu'apparent d'un penseur de l'avenir à ce point occupé au passé. Récit complet soutenu par la vision du monde accessible au philologue, l'histoire, tournée vers le passé en visant l'avenir, est le parangon de la science; en elle s'esquisse le rapprochement ultime du religieux et du scientifique et d'autant plus qu'elle fera thème des religions elles-mêmes. L'histoire, écrit Renan, est «la vraie philosophie du XIX^e siècle» (A/S, chap. XV).

Alors, commente Renan, que le physicien n'est que le «critique de la nature», le philosophe, indiscernablement philologue et historien, est le «critique de l'humanité». Dans le second cas, non seulement l'objet d'étude n'est ni étranger ni indifférent à l'observateur, mais il émet des signes, imagine un univers, projette un monde. La science humaine, historique-philologique, est «philosophique» en ceci qu'elle ne peut être que compréhensive; elle s'attache au tout et à l'unité de l'homme, même si elle mobilise des savoirs, notamment linguistiques. Au fond, le modèle, ensemble opératoire et utopique, de la science renanienne se justifie des deux caractères de l'humain nettement sortis du lot: le verbe et dieu — avec l'intuition johannique qu'ils ne font qu'un et que la première et poétique parole sensée, goutte dérisoire dans une mer de questions, scelle définitivement un comportement religieux. L'homme croit ce qu'il parle. Et fait science de ce mystère universellement attesté.